



# « PEU M'IMPORTE SI L'HISTOIRE NOUS CONSIDÈRE COMME DES BARBARES » Un film de RADU JUDE

| Roumanie - France - Allemagne | 120minutes | DCP | VOSTFR | 1.85 | 5.1 |

# AU CINÉMA LE 20 FÉVRIER 2019

PRESSE Makna Presse Chloé Lorenzi Tél. 01 42 77 00 16 info@makna-presse.com Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.meteore-films.fr DISTRIBUTION Météore Films 11, rue Taylor – 75010 Paris Tél. 01 42 54 96 20 films@meteore-films.fr





# SYNOPSIS

En 1941, l'armée roumaine a massacré 20 000 Juifs à Odessa.

De nos jours, une jeune metteuse en scène veut retranscrire cet épisode douloureux, par une reconstitution militaire, dans le cadre d'un évènement public. La mise en scène sera-t-elle possible?

## LE TITRE

«Peu m'importe si l'histoire nous considère comme des Barbares» est une phrase prononcée par Mihai Antonescu au Conseil des Ministres en juillet 1941, dans une intervention lors de laquelle il proposait «l'affranchissement ethnique» et «la purification de notre peuple», tout en justifiant idéologiquement le carnage mené à bien par l'armée roumaine à Odessa à l'automne de la même année.

### MIHAI ANTONESCU

Mihai Antonescu, né le 18 novembre 1904 à Nucet et mort le 1<sup>er</sup> juin 1946 à Jilava, est un avocat et homme politique roumain.

Il est vice-président du Conseil du Royaume de Roumanie de 1941 à 1944, dans le gouvernement dirigé par lon Antonescu.

Mihai Antonescu occupe une grande responsabilité dans les affaires intérieures, le renforcement des liens avec l'Allemagne nazie et la déportation des Juifs. À compter du 1er janvier 1943, il assume également le ministère des Affaires étrangères. Après la Seconde Guerre mondiale, il est ramené en Roumanie et traduit devant le «Tribunal du peuple» de Bucarest qui le condamne à mort le 17 mai 1946 pour crimes « contre la paix, contre le peuple roumain, les peuples de la Russie soviétique, les Juifs, les gitans et autre crimes de guerre», pour avoir provoqué la mort de 500 000 militaires et civils dans la guerre et pour la déportation ou l'exécution de près de 300 000 juifs roumains ou ukrainiens et 15 000 gitans. Il est fusillé le 1er juin suivant.



# RADU JUDE

Réalisé pour la Revue SCENA9 par Luiza Vasiliu

Cet entretien a été composé à partir des répliques du personnage de Monsieur Movilă, représentant de la Mairie et facétieux avocat du diable dans «Peu m'importe si l'histoire nous considère comme des Barbares» (interprété par Alexandru Dabija).

Radu Jude se prête à ce jeu insolite de questions/réponses.

«380 000 [Juifs tués par les Roumains], vous disiez ? Pile-poil ? Ce n'est pas trop ? Je savais qu'il y en avait eu moins. Vous avez peut-être compté à tort et à travers. Deux là, deux ici, deux là-bas...»

Souvent, quand on évoque cette arithmétique des crimes de masse, les choses tournent au grotesque. Parce que, évidemment, on ne peut pas connaître les chiffres exacts. Et en fait, cela n'a même pas d'importance. Qu'il s'agisse de 380 000, 200 000, 1 000 ou 1, je trouve que la situation est aussi grave.

Pourquoi un film sur l'antisémitisme roumain et non pas sur les prisons communistes ? « Ce sont aussi des choses inconnues, politiques, dont on parle trop peu. Et les jeunes, oui, il faut les éduquer. »

Michael Shafir a écrit un excellent livre et beaucoup d'articles sur la soi-disant « martyrologie compétitive » - la plupart du temps, c'est juste une stratégie quasi-négationniste pour éviter les discussions sur ce sujet. Si l'on veut parler des crimes du régime nazi, très souvent, la réponse est la suivante : « Mais le communisme a fait plus de victimes, donc parlons-en ». Au-delà du fait, toujours grotesque, de comparer les tas de cadavres, dans la plupart des cas, c'est une stratégie pour éviter la discussion. Certes, il faut parler des crimes des dictatures communistes, mais pourquoi cela voudrait dire qu'on ne peut pas parler des autres ?

«Pendant que vous dénoncez le massacre d'Odessa de 1941, il y en a toujours quelques milliers qui sont tués à présent. En Syrie, Boko Haram, l'État islamique. Tout cela, vous ne le dénoncez pas ?»

C'est vrai. Mais cela s'applique à quoi que ce soit, où que ce soit et à n'importe quel moment. Même ceux qui font la charité se voient constamment rappeler qu'il existe toujours tant d'autres affaires non résolues ailleurs dans



le monde. « Peu m'importe si l'histoire nous considère comme des Barbares » est un film sur la façon dont la cinématographie peut parler de l'histoire et quelles sont les limites d'une telle démarche.

Il est exagéré de dire qu'à Odessa on a tué 18 500 Juifs. « Peut-être 18 500 si on compte aussi ceux qui ont été ultérieurement déportés en Transnistrie. »

C'est le même problème d'arithmétique : là aussi, les chiffres énoncés diffèrent et ne sont pas précis. Si j'ai choisi ce nombre, c'est parce qu'il figure dans les



sténogrammes du procès du groupement d'Antonescu. Dans le même document, le général Pantazi dit qu'on ne savait pas exactement combien de personnes avaient été tuées à Odessa en 1941. Il n'aurait appris qu'en 1942, lors d'un dîner à Odessa, qu'on avait tué entre 15 000 et 20 000 Juifs. Le général Pantazi a communiqué le

chiffre au maréchal Antonescu et, soutient-il, ce dernier « a été très surpris ». Ce qui est encore plus intéressant, c'est que, pendant les mêmes audiences, le général Pantazi considère que l'un de ceux qui se sont occupé de l'organisation proprement dite du massacre, le général Tătăreanu, « doit être tzigane, c'est pourquoi il les exécutait

avec une cruauté sans nom» - c'est certainement la meilleure explication! Le rapport de la commission Wiesel offre un nombre plus élevé, chez Raul Hilberg, c'est beaucoup plus élevé, alors que chez Mihai Stoenescu, c'est beaucoup plus petit. Comme je le disais, je ne crois pas que cela change quoi que ce soit.

#### «Au fait, quel est le seuil à partir duquel on pourrait dire qu'il est question d'un massacre ? 10 ? Non. 100, peut-être ?»

J'ai eu l'idée de cette réplique en lisant le livre d'Alex Mihai Stoenescu, L'armée, le maréchal et les Juifs, où l'on parle à un moment donné du massacre de Dorohoi de 1940. L'auteur suggère que là, il n'aurait pas été question d'un massacre – « massacre » vient du mot « masse » et « ces questions en quelque sorte insensibles n'auraient présenté aucun intérêt si on n'avait pas rencontré les termes pogrom et massacre lors de l'incident de Dorohoi, consacrés par l'usage dans tous les ouvrages sur ce thème, sans qu'on en juge aussi la compatibilité ». Je trouve que c'est une sorte de version cynique du kōan zen « à partir de combien de graines de petits pois on en a un tas ? », mais en remplaçant les petits pois par des humains tués et dans le but de disculper – après tout, un « incident », c'est toute autre chose qu'un massacre.

«Mais vous, vous n'étiez pas là, vous n'étiez pas dans la guerre, vous n'y étiez pas pour voir exactement ce qui s'est passé, vous n'étiez pas sur le front de l'Est.»

La plupart des connaissances humaines ne proviennent pas de nos propres expériences, mais elles sont médiates, surtout quand il s'agit du passé. Le fait de ne pas avoir été présent à un certain événement ne veut pas dire qu'on ne peut pas en savoir assez (bien sûr, le savoir humain est toujours imparfait), alors que la présence ne garantit ni l'objectivité ni la compréhension exhaustive. Pourtant, cet argument (« on n'était pas là, nous, pour savoir exactement ce qui s'est passé ») est souvent avancé aussi, non pas pour parler de la faillibilité du savoir humain, mais pour obstruer le thème débattu.

«Je ne sais pas quoi dire à propos de ces historiens. Un fait passe parfois pour historique juste parce qu'on peut le retrouver dans les ouvrages de centaines d'historiens, encore qu'on puisse démontrer qu'ils se sont inspirés les uns des autres. Et l'information en question ne repose que sur les dires d'un seul.»

Voici une phrase reprise de L'Art d'avoir toujours raison par Schopenhauer.

Initialement, mon projet était mégalomaniaque – je voulais faire une série de plusieurs films, chacun ayant comme point de départ une des stratégies que Schopenhauer décrit dans son livre. J'ai ensuite abandonné cette grande idée et j'ai décidé d'essaver de faire «uniquement» trois ou quatre films, chacun d'entre eux devant contenir quelques stratégies de Schopenhauer. Je n'ai pas été à même de faire cela non plus, alors j'ai arrêté et j'ai envisagé de faire un seul film, très long, qui ait plusieurs histoires et comprenne toutes les stratégies. Cette fois non plus, cela n'a pas marché, je n'ai écrit que la première histoire – qui a abouti au film actuel. Et dans lequel, du gigantesque projet initial, il n'est resté que cette piteuse phrase. Où il y a incontestablement une part de vérité. Je me rappelle qu'à l'époque où j'ai fait Aferim!, j'avais trouvé dans plusieurs livres, articles, etc., des informations sur le pesage des esclaves roms dans les foires. Constanta Vintilă Ghitulescu, la conseillère historique du film, n'a pas accepté que je les utilise - elles conduisaient toutes à un seul texte, celui de Jean Bart, qui ne semblait même pas trop crédible, puisque c'était un souvenir de la petite enfance.

## «En fin de compte, qu'est-ce qui est vrai dans cette drôle de reconstitution que vous faites là ?»

Le concept de vérité ne s'applique aux œuvres artistiques que jusqu'à un certain point. Un film, un tableau, un poème ne sont pas «vrais» comme deux plus deux font quatre en mathématiques. Alors que dans la reconstitution de notre film, les informations qui sont communiquées ou sur lesquelles elle repose sont prouvables comme étant vraies (dans le sens imparfait où l'on parle de «vérité historique»).

## «Franchement, qu'est-ce que la vérité et qu'est-ce qui est vrai ?»

Si le personnage Movilă a un problème avec la définition de la vérité, il devrait le mettre en avant aussi quand c'est lui qui affirme quelque chose. Or, il ne le fait pas – quand il lance une affirmation, il veut que ce qu'il dit soit considéré «vrai» au sens commun du mot, ne soulevant plus de problèmes d'épistémologie.



Pourquoi n'avez-vous pas fait « quelque chose de beau, pour que la populace s'en réjouisse? Pour que les gens nous applaudissent à la fin. C'est ça le but. Et non pas de les horrifier, de les embêter à leurs frais, vu qu'il s'agit d'argent public. Parce que les éduquer, c'est une illusion... comique.» C'est le type d'arguments qu'on entend très souvent – celui qui paie les musiciens a le droit de leur dire ce qu'ils doivent jouer. Et, jusqu'à un certain point, c'est compréhensible, surtout s'il s'agit d'argent privé; les annales d'Hollywood regorgent d'histoires sur des producteurs qui s'y sont pris de cette facon (il est vrai

que Godard, dans Histoire (s) du cinéma, fait l'éloge de Irving Thalberg, mais il n'y a pas beaucoup d'exceptions comme Thalberg). Quand on en vient à l'argent public, la question est plus nuancée, parce que l'art, compris comme un service public (là, on pourrait me reprocher une certaine plaidoirie pro domo – il en est peut-être ainsi, en partie au moins), a aussi un autre but que celui de pur divertissement : d'éduquer, de critiquer, de mettre à l'épreuve les limites de certains thèmes de la société, d'explorer le monde ou de le décrire par ses propres moyens, d'expérimenter, de chercher de nouvelles directions, etc. Je trouverais très bien que le public réprime le mauvais art, mais je crains que pour cela, au-delà de la relativité du concept, il faille un certain type d'éducation qui n'existe pas en Roumanie (et pas seulement). C'est pourquoi on ne cessera d'entendre des voix s'élever de colère et demander « comment il est possible que le réalisateur X mette en scène comme ça, au moyen d'argent public, une pièce de Caragiale ou que le réalisateur Y fasse un film portant un regard critique sur certains épisodes historiques ».





«Est-ce que vous êtes à l'aise de vous placer du bon côté des choses ? Est-il confortable d'être assis dans son canapé et dénoncer le massacre d'Odessa ? Est-ce que cela apporte de l'aide à qui que ce soit ? Est-ce que cela ressuscite des morts ? On reste assis et on balance de la merde sur ceux d'il y a une centaine d'années. Quel courage!»

C'est une bonne question. Je me la pose moi-même, tant à mon égard que lorsque je regarde certains films ou spectacles de théâtre social ou politique, dont la seule vertu semble être celle de se trouver « du bon côté des choses ». Et je crois que cela ne devrait pas être considéré comme une qualité en soi. D'autre part, à mon avis, on ne peut pas faire l'inverse non plus. Je me rappelle que Lucian Raicu se demandait si une œuvre littéraire exceptionnelle, brillamment écrite et innovatrice,

où l'auteur fasse l'apologie des chambres à gaz, pourrait être considérée comme appartenant à la grande littérature. Et sa réponse était que non. J'ai envie de dire que c'est vrai, mais je ne sais pas, il y a des choses qui nous échappent. La propagande pourrait-elle être du grand art ? Leni Riefenstahl a des moments incroyables dans ses films et S. M. Eisenstein (et non, je ne le compare pas avec Riefenstahl) compte parmi les réalisateurs et théoriciens que j'admire le plus, mais même ses chefs-d'œuvre, Le Cuirassé Potemkine, La Grève, La Ligne générale ou Octobre, ce sont, au moins en partie, des œuvres de propagande. Ils sont cependant extraordinaires. (J'aimerais énormément qu'on puisse voir son film Le Pré de Béjine, détruit sur ordre de Staline!). Je ne sais donc pas comment répondre jusqu'au bout. ●

# REGARD SUR LE FILM PAR ROSE-MARIE VOLLE

Maître de conférences en Sciences du Langage à l'Université Paul Valéry Montpellier III

Une jeune artiste se bat dans la Roumanie d'aujourd'hui pour dénoncer à travers un spectacle grand public la participation, toujours déniée, de son pays à l'Holocauste. Mariana Marin veut faire entendre une voix dissonante face à l'Histoire officielle, brodée de figures héroïques nationales, qui se déploie des sphères politiques à l'homme de la rue en discours stéréotypés, en phrases toutes faites, en citations ressassées qui fonctionnent comme autant de prêt-à-penser qui bâtissent «l'identité nationale roumaine ». Il en va ainsi du Maréchal Antonescu, figure de l'homme fort, providentiel qui ordonna au nom de l'intégrité du peuple roumain le massacre de centaines de milliers de Juifs et de Tsiganes au début de la seconde guerre mondiale.

Mariana Marin veut porter une parole dans un monde qui ne veut pas l'entendre. Elle se heurte à différentes figures. Il y a d'abord les figurants-acteurs, nombreux, qu'elle doit diriger telle une armée et dont une partie est prompte à la rébellion sous prétexte d'une mise en scène anti-roumain. Il y a Constantin Movila, le financeur public, censeur malgré lui car tenu d'imposer un spectacle à la gloire de la nation.

Entre ces hommes et Mariana, le dialoque ne se rompt pourtant jamais à la force d'un humour tragique et du goût des paroles échangées coute que coute. Pour ne pas céder, Mariana s'appuie sur les livres qui peuplent son appartement, sur les mots des historiens, philosophes, poètes, écrivains. Surtout historiens qui rappellent que la Roumanie, alliée de l'Allemagne dans les premières années de la guerre, dépassait les attentes d'Hitler dans son enthousiasme à mettre en œuvre la solution finale, «Foutus gens cultivés », dira le financeur public. Car le vrai savoir est toujours un coup porté à la béatitude des foules. Mariana reçoit à deux reprises de son ami Traian, qui interprète le rôle du Maréchal Antonescu, un geste qui la soutient. Une fois pour imposer en homme le respect de la metteur en scène, une fois pour trouver le subterfuge pour contourner la censure alors que Mariana doute soudain. C'est un rôle touchant, d'un homme qui permet à une femme de ne pas céder sur son désir.

En effet, la lutte de Mariana pour imposer sa vision d'artiste se double à l'arrière-plan de la question de sa relation aux hommes. Une variation sur le thème - une femme, un livre et le désir d'un homme - encadre le film. C'est d'abord le livre que Mariana lit à son amant au début du film. Dans cette adresse à l'être aimé, elle met à jour ce qui l'anime en tant qu'artiste. C'est aussi le livre qui lui sera offert à la fin du film par Constantin Movila qui se reconnaît admiratif de son travail et séduit.



Pour en arriver là, Mariana aura avancé à contre sens et sans aucune garantie. Affrontant la solitude. Celle de l'artiste. Celle de la femme. A l'image des scènes dans la baignoire. C'est la solitude de celle qui est prête à ne pas être aimée et qui sait que rien n'est sûr. Peut-on éduquer le peuple pour que « plus jamais ça » ? Non, répond Mariana, qui n'est pas dans un rapport lénifiant à une vérité révélée mais qui veut juste ouvrir une brèche dans le sens commun pour espérer d'autres horizons que ceux de l'aveuglement identitaire.

Le spectacle de Mariana est une mise en abyme du film de Radu Jude : Une œuvre, par ses artifices, peut-elle énoncer quelque chose de vrai et le donner à entendre à ceux qui n'en veulent rien savoir ?

Et nous? Avec quels prêt-à-penser regardons-nous le monde? Quel long travail acceptons-nous d'accomplir pour ne pas céder à l'ivresse de la masse et tenter de penser en dehors des sentiers battus et du confortable consensus? Penser et se parler encore au-delà des incompréhensions radicales sans céder au goût du meurtre.



# BIOGRAPHIE DE RADU JUDE

Né en Roumanie en 1977, Radu Jude est diplômé en réalisation de l'Université des Médias à Bucarest et signe plusieurs courts métrages parmi lesquels *Lampa cu căciulă* (*The Tube with a Hat*, 2006) et *Alexandra* (2006). Son premier long métrage, *La Fille la plus heureuse du monde* (*Cea mai fericită fată din lume*), remporte le prix CICAF à Berlin en 2009.

Il réalise ensuite *Papa vient dimanche* (*Toată lumea din familia noastră*) - Prix du public et Prix d'interprétation pour Mihaela Sirbu à Entrevues en 2012, ainsi que deux courts métrages, *O umbră de nor (Shadow of a Cloud*, 2013) et *Trece și prin perete (It Can Pass through the Wall*, 2014), tous deux sélectionnés à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes.

Son film suivant, *Aferim!* (2015) remporte l'Ours d'argent de la meilleure mise en scène à Berlin.

En 2016, Radu Jude a aussi mis en scène Les Scènes de la vie conjugale d'Ingmar Bergman au Théâtre National à Timișoara.

#### FILMOGRAPHIE

2006: Alexandra (CM)

2006: The Tube with a Hat (Lampa cu căciulă, CM)

2007 : In the Morning (Dimineața, CM)

2009 : La Fille la plus heureuse du monde

(Cea mai fericită fată din lume)

**2012 :** Papa vient dimanche (Toata lumea din familia noastra)

2013 : O umbră de nor

2014: It Can Pass Through The Wall

(Trece și prin perete, CM)

2015 : Aferim!

2016 : Inimi cicatrizate

(Cœurs cicatrisés)

2017: Dead Nation

### LES RÔLES



#### IOANA IACOB (Mariana)

loana lacob travaille actuellement au théâtre allemand à Timișoara. Elle a une solide expérience de la scène théâtrale, collaborant avec des metteurs en scène renommés tels que Alexandru Dabija, Victor Ioan Frunză, Yuri Kordonsky, Radu Nica, Florin Fieroiu, Volker Schmidt, Silviu Purcărete, Laszló Bocsárdi, ou encore Tompa Gábor.

Le personnage de Mariana est son premier rôle principal au cinéma.



### **ALEXANDRU DABIJA** (Movilă)

Alexandru Dabija est l'un des metteurs en scène les plus reconnus de Roumanie. Avec plus d'une centaine de productions théâtrales à son actif, Alexandru Dabija travaille depuis 1976 pour les plus grandes scènes nationales roumaines et dirige des comédiens de grande renommée. Ancien directeur du prestigieux Théâtre de l'Odéon de Bucarest, il a mené partout en Europe des ateliers de mise en scène (Bucarest, Leicester, Glasgow...).

Dans Aferim!, Alexandru Dabija endosse le rôle de Boyar Iordache.

Plus récemment, il a travaillé aux côtés de Radu Jude dans *Scarred Hearts*, primé au Festival de Locarno (Prix Spécial du jury).



### **ALEX BOGDAN** (Trajan)

Alex Bogdan est un jeune acteur ayant déjà une grande expérience théâtrale. Ayant interprété des rôles très hétéroclites, Alex est avant tout connu en Roumanie pour son personnage dans la série TV *Mondenii*, une parodie de show télévisé grand public.

Trajan est son premier rôle important au cinéma, même s'il a déjà tourné aux côtés de Radu Jude dans *Scarred Hearts*.

### LISTE ARTISTIQUE

IOANA IACOB	Mariana
ALEXANDRU DABIJA	Movilă
ALEX BOGDAN	Traian
ILINCA MANOLACHE	Oltea
ŞERBAN PAVLU	Ştefan
ION RIZEA	Alexianu
CLAUDIA IEREMIA	Adjointe au maire
BOGDAN COTLEŢ	
LILIANA GHIȚĂ	Mrs. Racoviță
ION ARCUDEANU	Lăcustă
MIHAI NICULESCU	
GABRIEL SPAHIU	Soldat roumain
EDUARD CÎRLAN	Barbu
LARISA CRUNȚEANU	Soldat roumain
TUDOREL FILIMON	Laiotă
RAREȘ HONTZU	Prêtre

### LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Radu Jud
Scénario	Radu Jud
Image	
Montage	Catalin Cristution
Son Jean Uma	ansky, Dana Bunuescu, Cristinel Sir
Costumes	Iuliana Vîlsan, Ciresica Cuciu
Producteurs Ada	Solomon, Jiri Konečný, Serge Lalou
	Claire Dornoy, Rossitsa Valkanova
Jonas Dorn	bach, Janine Jackowski, Maren Ad
Distribution France	Météore Film
Presse France	MAKNA PRESSE - Chloe Lorenz
Ventes internationales	Beta Cinema